

---

---

# Histoire.

---

## HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LE DIOCÈSE D'AUXERRE.

---

### I.

#### ÉCOLES DE LA CATHÉDRALE.

C'est au règne de Louis-le-Débonnaire qu'il faut faire remonter l'institution des écoles de la cathédrale d'Auxerre. Charlemagne avait pris l'initiative d'un double mouvement religieux et intellectuel à opérer dans la vaste étendue de ses États. En voulant relever à son profit et en son honneur l'empire vaincu, il avait compté sur la diffusion des lumières et de la foi, comme sur un puissant auxiliaire. Aussi, après avoir reçu l'investiture et la consécration du prince des apôtres, il repassa les monts entouré de savants, d'hommes possédés de l'amour de la science et des lettres ; et tandis que ses rudes compagnons d'armes mesuraient leur puissance à la longueur de leurs épées, avec sa haute intelligence il avait compris que chaque âme

gagnée au Christ et subjuguée par la science, lui serait une conquête plus assurée que ces corps qui, un instant courbés devant ses armées victorieuses, finiraient par se redresser en toute fierté et indépendance. Il avait foi au règne de l'intelligence plus encore qu'à celui du glaive. Dans ses possessions d'en-deçà et d'au-delà du Rhin, il multiplia les foyers d'une triple propagande religieuse, scientifique et littéraire. Chaque nouveau siège épiscopal qu'il fondait, chaque abbaye nouvelle qu'il instituait devait avoir une école de musique, une école de grammaire, une école de bonnes lettres où l'on enseignerait les langues grecque et latine. Alors l'on vit s'opérer un mouvement à peu près semblable à celui qui, des siècles plus tard, se manifesta après la chute de Constantinople, lorsque les Médicis donnèrent asile à cette foule d'Hellènes qui vinrent fonder en Italie le règne des lettres. Cependant ce mouvement salutaire fut quelque temps suspendu, et les larmes que versa le vieil empereur, en apercevant à l'horizon les barques des Normands, purent faire craindre un instant pour son œuvre intellectuelle la même ruine que pour ses vastes Etats. La lumière se perdit un instant dans les ténèbres, mais ils ne firent que voiler son éclat sans la détruire ; car elle reparut bientôt après, grâce à l'énergique action de l'Eglise qui continua avec un merveilleux succès le double apostolat des sciences et des lettres.

Des conciles nombreux, et pour ne point les nommer tous, qu'il me suffise d'indiquer ceux d'Aix-la-Chapelle (809) et de Châlons, sanctionnèrent de leur autorité spirituelle les ordres du grand empereur, en enjoignant aux évêques d'instituer en leurs églises les écoles pour les bonnes lettres. Ce fut donc en ce temps, et sous l'épiscopat de saint Héribold que fut fondée l'université de l'église d'Auxerre, à peu près vers l'année 829. Héribold était un homme considérable à cette époque. L'illustration de la science venait s'allier admirablement en lui à la noblesse de la race. Elevé à la cour de Charlemagne, il y avait été nourri dans tout l'amour des lettres. Il n'est donc pas étonnant qu'il en ait été un des plus fervents apôtres. Sans prendre au pied de la

lettre les éloges que, dans son jeune enthousiasme d'humaniste, lui prodigue Héric, dans la dédicace qu'il lui fit d'une collection des œuvres de Valère Maxime, il faut avouer cependant que ce fut un puissant propagateur des lumières que cet Héribaldi, qui se trouvait en communication d'idées avec les deux plus belles intelligences qui florissaient alors : Hincmar de Reims, prélat de doctrine profonde, et Raban Maur de Mayence, qui, après avoir étudié à Tours, sous Alcuin, emporta avec lui un rudiment complet et les méthodes des maîtres gaulois, pour hâter en Allemagne la résurrection des lettres.

On ne m'en voudra point d'avoir mis en relief, avec une certaine prédilection, cette belle figure d'Héribaldi ; j'ai pensé qu'on aimerait à voir apparaître dans le lointain celui qui, dix siècles avant nous, inaugura si glorieusement dans notre cité ce beau mouvement des intelligences qui devait entraîner le monde vers des régions inconnues.

Héribaldi, ayant donc fondé l'université de l'église d'Auxerre, se mit en quête de savants de grand renom, et les fit venir à Auxerre pour enseigner ses chanoines. Aussi cette école ecclésiastique fut-elle bientôt une des plus célèbres de France. Il fallait qu'elle jetât un éclat bien vif, car elle ne comptait pas encore beaucoup d'années d'existence, que déjà elle voyait accourir dans son sein, pour y puiser la science des bonnes lettres, les plus illustres noms de la cléricature. En 923, c'est Hugues de Vermandois, fils du puissant duc d'Aquitaine, presque un fils de roi, qui vient y passer quinze années, avant de monter sur le siège de Reims : il devait sortir de la première école ecclésiastique de France pour monter sur le premier siège d'alors, et il convenait aux successeurs de saint Germain de former un des successeurs de saint Remi.

L'état de splendeur des écoles ecclésiastiques d'Auxerre était le digne fruit de la sollicitude de nos évêques ; je l'attribuerais encore à la noble émulation qui devait exister entre les maîtres des écoles de Saint-Germain et ceux de l'église cathédrale. Cependant, ce n'était pas le temps encore où les dicux de la scholastique, dicux disputeurs et

amis de la chicane, troublaient les écoles, en animant leurs disciples de la passion de sophistiquer, et en les jetant dans ces luttes ardentes et interminables qui n'étaient point de nobles et savantes joutes où l'âme cherchait à ouvrir les routes mystérieuses de la vérité, mais de misérables assauts de ruses, d'équivoques et de subtilités grammaticales. J'ai retrouvé, presque au berceau des écoles de la cathédrale et de Saint-Germain, une touchante confraternité de travaux entre Alagus, premier docteur en l'université épiscopale, le chanoine Raimogala et l'humaniste Héric de Saint-Germain, qui s'associaient pour mettre en ordre les Gestes de nos évêques. J'ai dû rechercher, par les investigations les plus minutieuses, les preuves de la sollicitude de nos prélats pour ces écoles de bonnes lettres et de saine doctrine qu'ils avaient fondées ; malheureusement, j'ai trouvé peu, trop peu pour retracer d'une manière complète le tableau de ces siècles de merveilleuse transformation de la pensée humaine, assez cependant pour acquérir toute notre reconnaissance à ceux qui furent les instituteurs de nos pères et leur donnèrent le double baptême de la foi et des lettres.

Héribaldi, fondateur des écoles ecclésiastiques, eut pour successeur Abbon, son frère. L'héritage ne pouvait être recueilli par des mains plus dignes, et la science ne pouvait trouver un plus savant interprète. Au dire de ses historiens, ce fut un homme illustre par son éloquence et sa connaissance des lettres humaines. Il occupa lui-même la chaire de ses écoles, comme le fit encore Chrestien, son successeur, belle et sereine intelligence qui était allée s'éclairer à la lumière des cloîtres de Germanie, où brillait déjà le commencement de cette fameuse période de vie intellectuelle que Trithemius a appelée avec raison l'âge d'or du monachisme. Ce fut une bonne fortune pour les écoles d'Auxerre, que le passage de ce prélat sur le siège épiscopal.

Mais un événement qui donna aux études l'impulsion la plus puissante, fut l'élection de Wala que les suffrages allèrent chercher, en 873, à la cour de Carloman, fils de Louis-le-Germanique. C'était y aller chercher la science et les lettres pour les appeler à l'école

d'Auxerre. Le prélat fit son entrée dans sa ville épiscopale, au milieu d'un cortège brillant de seigneurs bavarois ; mais il était accompagné en secret de bien plus chers amis, et qui bientôt devaient devenir aussi les bien-aimés de nos aïeux dans les lettres, c'était ses auteurs chéris, avec lesquels il s'enferma d'abord au fond de son palais pour se consoler dans leur compagnie de son exil loin de la cour savante de Carloman.

Après avoir longtemps savouré le parfum des lettres profanes, Wala comprit qu'il se devait à des études plus sérieuses, et que l'humaniste était encore évêque. Il fit donc un appel à tous les lettrés et les savants de son diocèse, et il leur donna la plus belle part dans son amitié, et à sa table des places d'honneur. C'était ce cercle d'érudits qui agitait les questions les plus graves dans ces longs entretiens auxquels prenaient part le chanoine Raimogola et cet Alagus dont nous avons déjà parlé. Alagus allait porter ensuite au milieu des écoles les thèses que les évêques développaient eux-mêmes, avant que le soin de leur troupeau les absorbât tout entiers et les obligeât ainsi à quitter leur chaire d'enseignement pour la confier à d'autres. C'est encore à l'évêque Wala qu'est due cette heureuse innovation ; c'est à lui aussi qu'il faut attribuer la constitution du corps enseignant, telle qu'elle exista pendant toute la période prospère des écoles de Saint-Etienne. Alagus qui s'était assis tant de fois à la table de Wala et avait été le confident intime des douces émotions que lui procuraient le commerce des lettres comme aussi de ses préoccupations d'évêque, Alagus porta le premier le nom de scholastique et dirigea le mouvement intellectuel qui emportait le clergé dans la voie de la science. De longues et patientes recherches m'ont mis à même de donner d'une manière à peu près complète le plan sur lequel fut constituée définitivement l'école du clergé auxerrois. D'après les documents que j'ai eus entre les mains, d'après surtout les nombreux passages de dom Viole qui, rapprochés les uns des autres, nous donnent des inductions certaines, nous pouvons préciser les choses en la manière qui va suivre : A l'archi-

diacre droit transmis par l'évêque, ou plutôt simple délégation pour choisir les régents qui devaient occuper les chaires, et de plus surintendance générale de l'instruction. Choisi parmi les régents et le premier d'entre eux, une espèce d'inspecteur secondaire et qui devait avoir l'œil toujours ouvert et sur les doctrines et sur les méthodes, était placé par l'archidiacre à la tête du corps enseignant, sous le nom de scholastique ou maître par excellence, maître des autres maîtres. Tel fut dans les écoles de Saint-Etienne l'ordre de choses établi, et je n'ai pas trouvé qu'on lui en ait substitué un autre jusqu'à leur décadence définitive. Il fallait que ces écoles fussent pour notre évêque un objet de prédilection bien spéciale, car il mit tout en œuvre pour les faire briller du plus vif éclat. On sait combien alors les livres étaient rares ; car il ne faut pas oublier que nous ne sommes qu'à la fin du 11<sup>e</sup> siècle, et qu'à cette époque aussi il y avait bien peu d'hommes encore qui valussent des livres. C'était donc rendre un service immense à l'enseignement, c'était imprimer aux études une impulsion rapide que de faire vivre et professeurs et disciples dans l'intimité des maîtres anciens, en dotant les écoles d'une collection d'auteurs nombreux. Ce fut le but des constants efforts de notre évêque Wala. Combien j'aimerais à voir ce prélat figurer dans nos annales, avec le surnom touchant d'aumônier des lettres, puisqu'il dépensa la plus grande partie de ses revenus à fonder une bibliothèque qu'il voulut, mais en vain, enrichir de beaucoup d'ouvrages ! car ce n'était pas chose facile que d'en rencontrer par le monde, et nous lisons dans les chartes de Bourgogne que le comte Eccard, d'Autun, fit un legs magnifique à notre évêque, parce qu'il lui laissa un livre de saint Isidore et un autre de la vie de saint Grégoire et de saint Laurent, œuvres agiographiques de médiocre intérêt en elles-mêmes ; mais c'étaient des livres, et des livres alors étaient des trésors.

A partir de cette époque, la réputation des écoles ecclésiastiques de Saint-Etienne et des maîtres auxerrois allait grandissant toujours : il

existe au **x<sup>e</sup> siècle** un fait considérable qui nous prouve de la manière la plus évidente de quel renom ils jouissaient dans l'Eglise.

Un archevêque est accusé d'avoir brisé un des anneaux de cette grande chaîne féodale qui, partant du premier grand propriétaire, du chef de la terre conquise, allait toucher jusqu'au dernier des gens attachés à la glèbe, pour les resserrer tous dans une imposante et forte unité, par la combinaison très-peu compliquée du double élément de la suzeraineté et de la vassalité. Hugues Capet prétend que l'archevêque Arnulphe a porté atteinte à ses prérogatives suzeraines par un acte de désobéissance. Arnulphe devait être jugé par ses pairs : un concile est donc assemblé à Reims, au siège même du prélat incriminé. L'accusation était grave ; l'honneur de l'épiscopat était engagé en la personne d'un de ses membres : la défense devait être à la hauteur de la cause. Le concile choisit donc à l'archevêque trois défenseurs fameux par leur éloquence et leur savoir : Jean, scholastique d'Auxerre, Romulfe de Sens, et Abbo de Fleury. Après les grandes assises ecclésiastiques de Reims, les trois défenseurs parurent encore tenant pour Arnulphe au concile d'Orléans. Si nous retrouvons avec plaisir insérés dans les actes des conciles ces trois noms qui nous appartiennent, nous devons être fiers, surtout pour notre vieille université de la cathédrale, de lire le nom du scolastique Jean avant celui de ses deux collègues, puisqu'aux termes des récits contemporains, cette place d'honneur lui est donnée à cause de son éloquence et de sa singulière doctrine, qui finirent par le porter au siège épiscopal, en 995.

A partir de cette époque jusqu'à l'année 1120, ou à peu près, je n'ai retrouvé encore aucun fait, aucun nom qui pût jeter quelque jour sur l'histoire de nos écoles ecclésiastiques pendant une période de près d'un siècle. Devons-nous inférer de là qu'elles étaient tombées dans une obscurité complète ? je ne le crois pas, puisqu'au commencement même du **xii<sup>e</sup> siècle** je les ai retrouvées brillant d'un plus vif éclat que jamais, et voici comment : J'avais lu dans la vie de saint Thomas de Cantorbéry que ce prélat vint étudier à Auxerre ; et quoique son his-

toire ne nous dise pas d'une manière précise en quelle année, il ne m'a pas été difficile pourtant d'arriver à la certitude que le séjour de Thomas de Cantorbéry aux écoles d'Auxerre ne peut être placé plus tard que l'année 1124, puisqu'à toutes les autres époques de sa vie correspondent des faits clairement relatés. La chaire de ces écoles devait donc être occupée alors par un maître dont la réputation avait passé le détroit. En 1127, nous voyons un prélat du nom de Gislebert monter sur le siège épiscopal de Londres et recevoir du monde savant le nom d'Universel. Mais où donc enseignait ce docteur si révérend dans toutes les écoles ? A l'université de l'église d'Auxerre à laquelle l'élection du clergé de Londres vint le ravir. C'était donc pour recueillir l'enseignement d'un tel maître que Thomas Becket venait à l'école de nos chanoines ; c'était surtout pour s'initier à la science du droit canonique dont il fut un des plus ardents apôtres avant d'en être un saint et glorieux martyr.

Parler de Gislebert l'Universel, c'est parler de nos écoles ; et quand on saura qu'il n'y avait pas alors un canoniste plus instruit et avant tout un exégète plus habile, car c'était là surtout le beau côté de sa science, il ne sera pas difficile de se figurer quelle devait être à Saint-Etienne la splendeur des études, et on comprendra sans peine la perte que fit notre université en la personne d'un tel maître : la suite du reste ne va que trop nous l'apprendre, car la décadence fut rapide ; mais il y a, dans cette chute même de nos écoles, quelque chose qui témoigne de toute leur importance, puisque le chef même de l'Eglise s'en préoccupa. Innocent III, dans un rescrit adressé à l'évêque Guillaume de Seignelay, blâme en termes énergiques, comme il savait le faire, la conduite des chanoines qui, sous prétexte d'aller étudier ailleurs, désertaient tous, en demandant licence, leurs propres écoles ; il va même jusqu'à les priver entièrement de leurs prébendes. Guillaume de Seignelay était digne de seconder les louables efforts du souverain pontife, pour faire refleurir la science dans notre Eglise. Il y avait tout à faire, car, en 1208, il ne trouva pas même de scholastique dans ses écoles.



<i>Report.</i> . . . .	1,410 fr.
Produit de la médaille de la Société (5 exemplaires).	30
Vente de médailles antiques . . . . .	5
Souscription du Conseil Général à la bibliothèque historique de l'Yonne . . . . .	500
Restes à recouvrer 1850 et antérieurs . . . . .	250
Subvention de la Société Française pour une des- tination monumentale déterminée . . . . .	100
<b>Total des recettes.</b> . . . .	<b><u>2,295 fr.</u></b>

## DÉPENSES.

Achat et entretien de mobilier . . . . .	150
Publication du bulletin . . . . .	600
Publication de la Bibliothèque historique . . . . .	1,000
Installation des collections . . . . .	50
Achat de documents et collections . . . . .	200
Emploi de la subvention de la Société Française.	100
Reliure de documents historiques . . . . .	25
Frais de bureau et d'administration. . . . .	75
Salaire du garçon de salle. . . . .	60
Dépenses imprévues . . . . .	35
<b>Total des dépenses.</b> . . . .	<b><u>2,295 fr.</u></b>

## RÉSUMÉ.

Recettes . . . . .	2,295 fr.
Dépenses . . . . .	2,295
<b>Balance.</b> . . . .	<b><u>» »</u></b>



cepteur; ce n'est qu'une variante de maître des écoles : « Ipsa die Odo » præceptor S. Stephani præsentem finivit vitam. »

**GIBBERT.** Il existait au temps où un chanoine de la cathédrale était abbé de Saint-Eusèbe, puis dans le Nécrologe primitif son obit est conçu en ces termes : « Eodem die (4 mai) Girbertus levita et præceptor et abbas S. Eusebii corpus tumulo, animamque reddidit » Christo. »

**HUGUES** dirigeait les écoles de Saint-Etienne en l'année 1100, sous l'épiscopat de Humbaud. Son nom n'est point inscrit au Nécrologe, mais l'abbé Lebeuf le cite comme figurant dans la matricule des chanoines dressée en ce temps-là.

**GISLEBERT**, celui dont j'ai parlé dans le cours de cette notice, et dont le nom se trouve inscrit au Nécrologe, mais seulement par addition, comme aussi sa qualité de maître se lit dans un acte de l'abbaye de Fleury, en 1110.

Pendant tout le **xii<sup>e</sup>** siècle jusqu'à l'élection de Guillaume de Seignelay au siège épiscopal d'Auxerre, on ne retrouve le nom d'aucun scolastique. L'écolâtrerie était vacante.

Le premier qui fit revivre le titre de scolastique paraît être **HUMBAUD**, bâtonnier, vers 1210. Il était diacre.

Il eut pour successeur (1236) **MATHIEU DE MIGNY**, qui n'était aussi que diacre. Je ne sais pas si Mathieu de Migny était un homme de science considérable; car l'Obituaire de 1250 ne nous transmet sa mémoire qu'avec la mention qu'il avait fait largesse aux chanoines de sa vigne de Morot et de son pré de Curly : « Ob. Mathæi scholastici » et levitæ, qui dedit nobis vineam suam de Moreto, et prata sua de » Culliac. »

**ETIENNE DU MEZ**, qui fut l'exécuteur de Garnier de Saint-Renobert, avec Pierre de Mailly, sous-prieur des Jacobins.

**VINCENT**, qui fonda en l'honneur de son patron la chapelle de Saint-Vincent au cloître.

**GUILLAUME-LE-CERF**, dont le nom n'est point cité à l'occasion d'actes

relatifs à l'enseignement, mais dans un accord entre les gens de Chichery et le Chapitre de Saint-Etienne.

GUILLAUME DE LA RIPE, qui jeta sur les fonctions de scolastique tout l'éclat de son illustre naissance, mais sans pouvoir redonner aux écoles de Saint-Etienne leur ancienne splendeur. Il fallait que Guillaume de la Ripe eût fait preuve d'intelligence et d'activité dans la direction de l'école du Chapitre, puisqu'il fut à la tête de l'enseignement lorsque les écoles publiques furent instituées en sa paroisse, et que l'on cessa d'enseigner à l'école des chanoines.

Après lui, nous ne trouvons plus que deux titulaires : MICHEL DE VILLEBRÈME et JEAN DE VERNOT. JACQUES CLÉMENT, qui vint après eux, ne porte plus que le nom de pénitencier.

Alors, les écoles de Saint-Etienne n'étaient plus ! C'était en l'année 1357 (1).

L'Abbé CARRÉ.

(1) Ce premier mémoire sera suivi d'autres articles sur les écoles de Saint-Germain et les divers établissements d'instruction de la ville d'Auxerre.

Les éléments de ce travail ont été puisés dans le *Gesta Pontificum Autissiodor.* et dans les *Mémoires* de l'abbé Lebeuf et de D. Viole.